

Xavier Deluc

Ton écho ne meurt pas

Eloïse

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0923-1 © Xavier Deluc

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

On ne sait que s'aimer.
L'oublier peut tuer...

J'ai quarante cinq ans, je sens que
j'aime à nouveau et toi tu aimes pour
la première fois. Je ne croyais plus
en ce mot pourtant je lui dois tout.

Je viens à peine de connaître ton
prénom et tu es déjà mienne, Eloise.

À tâtons, je pousse du pied la porte
d'entrée. Je me retrouve déséquilibré.
Tu t'accroches à ma veste en lin. Dans
le couloir frais, nos deux corps
brûlants tombent sans se faire mal. La
porte claque, nous sourions de gêne.
Je recentre ton visage fragile entre
mes grosses mains pour m'assurer que
tu n'es pas un simple rêve. Le rouge
te monte aux joues, tu es si jeune.
Nos yeux brillent de voir l'autre
s'impatier de la même chose. Nos
bouches se rapprochent laissant nos
langues se délecter à se dire tout ce
qu'on ne sait pas encore de nous. Plus
fougueux encore que debout, nous nous
unissons sur le carrelage. Tu me
susurres à l'oreille que tu veux plus
encore.

Voilà que je suis prêt à redire oui à tout, moi qui dernièrement, me complaisais à dire non. Nos inédits charnels se déchaînent.

Dès ce premier jour, nous devenons un tout indissociable.

J'ai quarante cinq ans, j'aime à nouveau et tu viens d'aimer pour la première fois. Cette petite différence ne nous affecte pas, en tout cas pas pour l'instant...

Onze ans après.

Une île dans un monde trop agité.

C'était ce que nous avions de plus précieux après nous.
Ce manoir en granit, ses cinquante hectares vallonnés et son lac bleuté.
J'allais oublier la petite chapelle, sans doute parce qu'elle me hante désormais.

Au vingt et unième siècle, nous vivions un peu décalés avec les restes de la culture de mes ancêtres comme tapis de jeu. Seulement quand le jeu s'arrête, tout perd subitement de sa valeur.

Privilégiés, nous le savions. Mal
barrés, nous l'ignorions.
Je le réalise quand il est trop tard.
Je suis terrassé par ta mort.

Je me retrouve à présent dans cette
propriété Écossaise avec un flic sur
les bras.

Malgré son échelon élevé, le
commissaire Dewill est à la cave pour
ce qui est d'élucider l'enquête, en
tout cas il ne semble pas pressé de
trouver. De plus, ses visites sont
tellement en décalage avec ce que je
ressens que ses questions me font lui
répondre n'importe quoi. Le pire est
qu'il semble satisfait par mes
explications incongrues. Il faut dire
qu'il a un rêve secret : écrire un
polar. Il se sent coupable de ne
l'avoir jamais fait. Et c'est ce même
coupable, il y a quelques jours, qui
m'a tendu dédaigneusement sa carte de
police devant mon visage décomposé. Ce
qu'il aime par-dessus tout durant ses
enquêtes, c'est filmer les indices
avec son téléphone portable. Il
constitue des fichiers vidéo avec la
gueule de ses suspects et celle des
témoins.

Témoin je le suis, mais je n'ai pas envie de lui expliquer ce que je sais. Je n'ai pas la tête à ça. Je fais semblant de l'écouter, en fait je pense à toi Eloïse. Plus rien ne compte autour. Tu vibres en moi plus encore que mon cœur ne bat. Peu importe où aille ma pensée, ce flic minable continue de parler, de parler. Il est même allé jusqu'à me raconter ce qu'il trafique le soir chez lui sur son ordinateur. Monsieur fait un montage des images en confrontant témoins et meurtriers dans des situations les plus inattendues. Sur le terrain, il va jusqu'à filmer la victime. Seulement dans cette affaire, il n'y a aucune trace de la victime. C'est bien ce qui l'interpelle et lui donne une raison de vivre. Moi, c'est de ne pas pouvoir caresser ta chevelure auburn une dernière fois qui me tue. La voix nasillarde de ce flic est toujours là pour me sortir de mes absences. À l'entendre, il serait même prêt à quitter son métier de poulet pour réaliser enfin son rêve, seulement pour cela il lui faudrait une intrigue.

Il s'en veut de ne pas avoir
l'imagination machiavélique de ses
proies. Ses meurtriers sont plus
imaginatifs que lui, c'est bien ça qui
le rend jaloux. Il lui manque une
idée.

Son baratin me saoule comme celui de
cette vendeuse ce jour d'automne où tu
m'avais entraîné à contre cœur dans un
grand magasin de chaussures pour
t'acheter des bottines. La marchande
nous bombardait de paroles pour te
vendre absolument un modèle Italien.
On ne l'entendait même plus à la fin,
on se regardait, éternels complices et
on s'embrassait fougueusement.
Elle s'en était arrêtée net de
caqueter pour disparaître dans
l'arrière boutique chercher une autre
paire. Nous en avons profité pour
nous enfuir avec nos éclats de rire.

J'ai beau désertter ce monde que le
commissaire ne cesse pas pour autant
de baragouiner par dessus ma rêverie.

-« Bien sûr, je pourrais copier le
schéma meurtrier du plus bel assassin
que j'ai arrêté, seulement je déteste
les contrefaçons. »

Son haut débit verbal n'est qu'un leurre pour mieux laisser son regard pointu me sonder à mon insu. Je ne suis pas dupe, mais après tout si ça l'amuse. Moi, plus rien ne m'amuse. Sa façon de partir en tournant en rond me confirme qu'il n'en restera pas là. Sa troisième visite me réservera quelle surprise ? J'aimerais espérer qu'il ne reviendra jamais, mais je crois qu'on ne pense pas pareil.

Bien avant les intrusions de ce virus voûté d'un mètre soixante-dix et bavard comme un soap opéra, notre vie nous ressemblait assez. Tout ne paraissait pas idyllique, mais le reste l'était. Tu avais appris à me connaître, à tolérer certains traits brisés de mon caractère. J'évitais à admettre tes défauts. Et plus le temps passait plus tu savais que je te mentais à ton sujet. Nous nous aimions encore beaucoup. Ce n'était pas tes sauts d'humeurs qui m'agaçaient le plus, mais le monde extérieur. Avant de te connaître, je me faisais déjà de moins en moins à cette société désarticulée. Depuis notre union, ce désaccord ne faisait qu'empirer.

J'avais la certitude que c'était lui, ce broyeur de douceur de vivre, qui allait tout gâcher.

Mes rares escapades à Édimbourg pour soumettre mes ébauches à mon éditeur suffisaient à elles seules à m'asphyxier. Le palais d'Holyrood, cette fierté de mon Écosse, n'y suffisait plus. La confusion prenait le dessus. La foule égarée m'horripilait. Les rues saturées de boîtes de conserve à quatre roues, y compris la mienne, finissaient par me vriller les nerfs. Seul le nom d'Édimbourg en gaélique écossais continuait encore de m'envoûter : Dun Eideann.

Tu me reprochais de trop souvent râler contre la modernisation chaotique. Tu avais sans doute raison car le progrès n'a pas que du mauvais. C'est vrai, d'ailleurs grâce à Internet je pouvais sortir de moins en moins. J'avais quantités d'informations et de documentations à portée de main. Je pouvais rester chez nous à enraciner des histoires sur le papier : des mondes où je n'avais jamais mis les pieds.

On s'isolait trop aux dires de nos amis. Ces remarques nous faisaient rire car pour nous c'était l'inverse qui se passait. Dans ce manoir du XI^e siècle au pied du Green Hill, en pleine campagne du sud-ouest de l'Écosse, non loin d'Heck, nous vivions heureux. Heck d'ailleurs qui veut dire « zut ». Je le prends comme signe prémonitoire de mes regrets actuels.

Éviter les foules me convenait parfaitement. Il faut dire que je me sentais de plus en plus impuissant devant ce glissement de terriens. Ces derniers temps, je ne reconnaissais plus les miens.

-« Le monde s'étouffe. Et c'est nous le monde. »

-« Je n'aime pas quand tu es grave », me répondais-tu.

Alors je m'efforçais de garder mes pénombres pour mes récits.

De chez nous, j'arrivais à mieux oublier les secondes qui passent trop vite.

Comme si l'heure chez soi n'était pas la même que celle d'une montre qui sillonne la ville.

Est-ce à cause de cet éloignement de tout que notre vie a chaviré ?

Je n'avais d'yeux que pour toi. Je me focalisais sur ton corps. Le monde pouvait bien s'écrouler. Seul notre bonheur comptait. Aimer me faisait remettre mes responsabilités à demain. Seulement demain ne m'attendra pas. Le drame qui est arrivé l'a attesté.

Nous étions sans doute devenus un peu vieux avant l'heure. De vieux capricieux qui recherchaient l'introuvable en eux : la liberté de l'enfance.

Comme les enfants d'ailleurs, tout n'était pas toujours au beau fixe. Quand notre union mutait en volcan qui se réveillait, tu avais pris pour habitude d'aller te réfugier chez ton père dans les Highlands. Je m'y pliais. À mon grand regret, il fallait bien que tu passes par les grandes villes pour rentrer, toi qui n'aimais pas le train.

J'imaginai ta voiture s'arrêter dans des endroits prétendus modernes, moi je les ressentais préhistoriques. Je détestais l'idée de te savoir seule à une station-service sous les arches hurlantes d'un périphérique crasseux. Je te voyais aussi te garer dans un parking obscur d'une galerie marchande souterraine. Je me faisais l'idée d'un lieu où on y vendait tout, même de l'eau en poudre à diluer dans un verre d'eau pour en faire un verre d'eau, le comble de la consommation. Ma hantise que ce monde démonté puisse un jour t'accaparer me rongait.

Il y avait pire encore, c'était que tu me reviennes accoutumée à cette toxine de vivre à la mode des agglutinés. Ce n'était pas la peur que tu pourrisses mon monde qui me mettait dans ces états puisque mon monde t'appartenait. Non, je craignais que tu deviennes accro, en manque d'agitation chronique. Qu'aurai-je pu faire alors pour t'empêcher de retourner là bas respirer à l'envers, slalomer entre les merdes de chiens jusqu'à t'habituer à être moins respectée qu'une bagnole ?

J'appréhendais que tu me reviennes sans que je te reconnaisse. Toi qui étais si authentique.

Oui, je voulais que tu ne sois qu'à moi.

Quand tu me rentrais sans me prévenir, évidemment, tu riais de me voir inquiet pour rien.

Toi : « J'adore ici, c'est extraordinaire ! »

Tu posais nonchalamment tes sacs sur le divan de la bibliothèque, tu croquais dans une pomme. Par un baiser furtif, tu posais une touche de ton nouveau rouge à lèvres sur ma bouche. Le temps que j'en apprécie le goût, tu avais déjà repris les lieux comme si de rien était. Ébahi, je te regardais enfilier tes habitudes, bien que je te préférerais quand tu ôtais tes bas. Je retrouvais docilement tes mouvements s'emparer de moi. Et toi, tu soupirais de me voir planté debout à t'observer. Puis la vie au manoir retrouvait son rythme. Tu prenais soin des lieux. Je me remettais à écrire, enfin de moins en moins.